

A bumblebee with a black and yellow body is captured in flight, hovering over a field of purple lavender flowers. The background is a soft-focus field of similar flowers, creating a sense of depth. The text is overlaid on the right side of the image.

**PATHÉTIQUES TOCS
... puis actes**

severinoCast

severinoCast

Pathétiques tocs...

puis actes

© severinoCast, 2020

ISBN numérique : 979-10-262-6088-2

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Un numéro qu'il ne connaissait pas s'était affiché sur l'écran. Son cœur s'était emballé dans sa poitrine. On n'avait pas idée, à son âge, de se mettre dans des états pareils simplement pour ça. Il est vrai aussi que la sonnerie du téléphone fixe avait quelque chose d'assez agressif. Et l'emballement commençait à présent dans son cerveau ; les questions se bousculaient et les réponses se mélangeaient en un maelström terrible, ce qui aurait pu être risible si cela n'avait pas été aussi déchirant, presque douloureux.

Qui allait enfin lui donner une réponse ? Car ce ne pouvait être que ça : personne n'utilisait plus ce numéro pour le joindre depuis longtemps maintenant, et, sans vraiment savoir pourquoi, il l'avait joint à sa candidature à la place de celui de son portable ; avait-il l'impression ainsi de se laisser un peu plus d'intimité, de liberté ?

Il avait envoyé son manuscrit à tellement de maisons d'édition qu'il était incapable de se souvenir de toutes. Chacune ayant ses particularités, il avait d'ailleurs préparé un courrier d'accompagnement personnalisé, ayant le sentiment qu'il fallait coller au plus près de leurs spécificités afin de mettre toutes les chances de son côté. Mais c'était aussi ce qui l'énervait au plus haut point chez lui : cette espèce d'attitude de premier de la classe, de "fayot", alors que lui aurait plutôt aimé être un rebelle, apparaître décontracté et que les choses puissent venir à lui naturellement, sans même les avoir demandées ; mais à maintenant cinquante-deux ans, il devait se faire une raison : il était plutôt du genre à devoir suer et à avancer dans la douleur s'il voulait obtenir quelque chose. Déjà, pour se convaincre de débiter l'écriture, que c'était vraiment ce qu'il avait envie de faire de sa vie, cela avait bien pris trente-cinq ans. Et tout le monde s'y était mis, ses proches, ses amis, jusqu'à se cotiser pour lui acheter une veille Underwood qui avait dû leur coûter la peau des fesses. Mais le déclic devait venir de lui. La machine à écrire était restée deux ans sans qu'il ose y toucher. Deux ans à passer devant, et à chaque fois elle lui rappelait son manque de courage et avait même fini par lui faire horreur, si bien qu'elle était maintenant entreposée dans son grenier.

Et puis ça lui était venu comme ça, un jour qui n'avait rien de particulier, sans qu'on le menace de quoi que ce soit, ni que l'on use d'aucun autre moyen de persuasion. Et même de ça, il en avait honte. Pourquoi avoir attendu aussi longtemps pour franchir le pas ? Quel con !

Bon, maintenant cela ne servait à rien de penser au passé et à toutes les choses négatives et inconfortables qui le malmenaient encore quotidiennement, il fallait aller de l'avant et c'est d'une main moite qu'il se décida enfin à décrocher son téléphone.

— Bonjour, Monsieur Castellan ?

— Lui même, bonjour.

— Jean-Pascal, des éditions du Soleil.

À présent ses mains s'étaient mises à trembler, et ses jambes en coton avaient du mal à le porter.

— Le comité de lecture a décidé de retenir votre manuscrit pour une prochaine publication. Pouvons-nous nous rencontrer afin de discuter des conditions ?

— Oui, oui, pas de problème.

Quel imbécile, « pas de problème », pourquoi avait-il dit ça ? Des problèmes, il n'y avait que ça au contraire ! Et puis, il n'y avait rien de pire que de faire le mec cool quand on ne l'était pas. Il allait devoir sortir de sa zone de confort, rencontrer des gens, devoir sans doute se battre pour négocier ses droits et ne pas tout accepter juste pour éviter l'affrontement.

Il vivait en ermite depuis plusieurs années et le simple fait de sortir de chez lui pour faire une course et de croiser quelques personnes sur le trottoir était

toujours une importante source d'angoisse : tremblements, sensations d'étouffement, nausées, palpitations, tout cela pouvant aller jusqu'à des étourdissements qui l'obligeaient à s'asseoir là où il se trouvait : un banc, quand il avait de la chance, ou bien le seuil d'un magasin quand il n'y avait que ça à proximité. Ainsi, il attirait encore plus l'attention sur lui ce qui accroissait d'autant son trouble. Sa phobie sociale s'entretenait ainsi toute seule, comme une grande.

Par chance, la conversation téléphonique n'avait pas duré trop longtemps, réduisant par là les risques de dire des bêtises. Il avait pourtant mis au point depuis plusieurs semaines tous les scénarios en cas d'appel des maisons d'édition. Mais une fois devant le fait accompli tout s'était mélangé dans sa tête ; en plus, son interlocuteur n'avait pas du tout respecté les différents scripts de son monologue intérieur !

Il aurait dû être heureux, sauter de joie de voir la passion de toute une vie récompensée et son nouveau départ professionnel enfin sur de bons rails, mais pour l'instant, c'était surtout une angoisse terrible qui prévalait. Pourtant, s'il n'avait reçu que des réponses négatives, il aurait vraiment été déçu. C'était là l'histoire de sa vie. Et déjà, la chanson de Souchon trottait dans sa tête, lancinante: « ...Carrément méchant, jamais content... » Il y en avait une comme ça adaptée à – presque – chaque situation rencontrée.

Pourquoi aussi avoir accepté cette rencontre dès le premier appel d'un éditeur ? Un autre lui aurait peut être fait des conditions plus intéressantes. En même temps, ce premier aurait aussi pu être le seul. Allait-il prendre ce risque ? Cette fois, un bouillonnement informe semblait lui noyer le cerveau ; il ressassait les différentes possibilités qui s'offraient à lui, sa conversation au téléphone – ce qu'il avait dit et ce qu'il aurait dû dire –, ce qui allait sans doute devoir changer dans sa vie... Et tout se mélangeait, s'accélérait pour finir, comme à chaque fois que cela lui arrivait, par un cri silencieux à l'intérieur de son cerveau, et juste après une impression de calme serein et de vide abyssal.

« C'était bien la plus belle chambre de l'hôtel ; pas la plus grande, pas la plus luxueuse, peu importait alors. La vue qui s'offrait à lui dès la baie vitrée et qui

s'ouvrait en panorama depuis la terrasse méritait à elle-seule ce qualificatif. »

Voilà les premières lignes de son roman, qui était – ou qui aurait dû être – plutôt du genre récit initiatique, mais avait surtout de grands accents autobiographiques.

Le moi comme sujet, pas très intéressant. Et surtout, tant que nous sommes dans les «...iques», un peu aussi pathétique.

En même temps, tous les grands s'y étaient essayés et très souvent avec succès ; mais c'était des grands. Ils écrivaient depuis toujours, au contraire de lui, et l'exercice autobiographique, à ce moment de leur carrière, arrivait à point nommé pour leur permettre de montrer au monde la richesse de leur vie passée, avec surtout cette valeur d'exemple qu'elle pouvait avoir, mais aussi peut-être, cette façon de renvoyer au visage des plus faibles d'entre eux - dont il faisait partie, bien-sûr ! - la médiocrité de la leur.

Que pouvait-il y avoir d'intéressant dans sa vie ? Quels conseils pouvait-il donner aux autres ? Qui était-il, lui, Pierre Castellan, pour oser le faire ? Plus il y pensait et plus il se disait qu'il n'avait vraiment aucune légitimité pour cela.

Mais peu importait finalement. L'essentiel était qu'il avait pu, avec bonheur, céder à l'appel de sa passion de toujours, mais aussi, enfin, terminer quelque chose dans sa vie. Sans mauvais jeu de mots, clore un chapitre, au lieu d'avoir des milliers d'idées, de projets qui en étaient restés à cet état et créaient chez lui une sorte de profonde vacuité, remplie pourtant de regrets, de remords, de « j'aurais pu... », de « si j'avais su... » qui agissaient comme une sorte d'anesthésiant, de poison insidieux, sournois et l'avaient rendu peu à peu insensible aux élans, aux sentiments qu'il aurait pu encore éprouver.

En même temps, l'écriture avait eu sur lui un autre effet thérapeutique auquel il ne s'attendait pas (sans doute par grande naïveté !) : elle lui avait enfin permis